

Dans la veille de chaque millénaire, il est donné à un être lumière sans pareil, celle de converser avec l'univers, poussière ou puissance, fluide ou solide, onde ou matière mais aussi avec les formes immatérielles qui régissent notre intérieur et à celui qui l'a précédé, de reposer... enfin !

Il lui sera permis d'aller en avant des portes du temps mais à devancer l'avenir, on peut perdre son futur, se perdre dans le présent, confondre son passé.



***ANIMISTE***

**La nuit était tombée sur un sol des plus endiablés et le cauchemar du jour fut troublé par un ange nommé “Rêve”.  
C'est là que m'emmène l'anagnoste\*, là où je suis née...**

Le rêve, cette virgule de la nuit, qui bien souvent emplit, dès le réveil l'endormi, ajoute à la souffrance de l'Homme épris.

L'aube, le jet du jour, emplit l'empyrée de mes paupières de son rouge baiser et l'étincelle du matin, éteint celle de la nuit et teint d'un mal mon réveil.

L'irréelle, me livrait au factuel additionnel de douleurs. La tristesse envahit si profondément le regard de mes pensées, que je décidais alors de mourir, en rejoignant le fond, là où dans un calme se décantent, les eaux de celle qui jusqu'ici m'avait porté.

J'irais comme le fer par l'aimant attiré, aller reposer sur la limaille de ses alluvions.

L'onde était bien haute et j'allais encore plus vers le fond.

Lorsque l'air vint à me manquer, l'instinct vainquit ma détermination et c'est par folles tirées que je remontais vers l'opaque lumière entachée, du fond de la barque d'où je m'étais jeté.

Cet horizon atteint, je m'agrippais au canot et tout en reprenant mon souffle, je rendis à ces eaux, la tasse que je leur avais enlevée.

Dans un dernier effort, je me hissais dans l'embarcation. J'étais las, suffoquant, haletant, assis, tête penchée, mains jointes, les coudes sur les genoux, je reprenais mon souffle, le regard vide de toute action.

Puis, soudain, d'un geste qui ne mérite aucune réflexion, je repris les rames de ma destinée.

La barque fendait le silence, l'onde était chargée d'un voile couché sur ma porteuse qui dansait au battement des avirons.

À mesure que le jour montait, l'atmosphère réchauffée laissait au regard toute sa portée. Je ne pus que remarquer l'immensité sur laquelle je glissais.

L'horizon était partout ! Naviguerai-je en pleine mer ? Mais je n'avais point aux nez les odeurs marines. Le cours qui borde le chalet loué pour les vacances dans ces jours ou culmine l'estive et sur lequel je me suis réfugié hier dans ma barque, souffrant d'entendre de l'autre côté de la porte, celle que j'aime accepter d'un autre la douce poésie, est là, absent de rives.

De la main je pris un peu d'eau, la portait à mes lèvres, elle avait le même goût que celui de la rivière qui m'a vu naître.

Alors j'en conclus que j'étais dans un rêve et que ce hier, que j'ai cru

réel, était l'avant de ce continu.

Je me mis à rire, éclats furieux, faisant un pied-de-nez à cet espace, mais, je décidais de continuer l'aventure.

Mes rames tiraient l'eau avec fougue et cet entrain voulait atteindre un de ces horizons.

Quel rêve magnifique ! Je ressentais les chauds rayons du soleil sur ma peau, le vent qui apaisait cette morsure, mais aussi la faim.

Le jour était bien haut, lorsque j'atteignis enfin une de ces rives. Je débarquais avec hâte et après tant d'efforts, j'allais me mettre en quête d'une bonne auberge, comme dans la réalité.

Je n'eus pas à chercher longtemps. À peine avais-je remonté la grève que s'offrait à moi mon désir, seul, là, au bord de cette immensité.

Je me pressais à sa porte. Une fois à l'intérieur, je ne pus que remarquer l'austérité des lieux.

Il y avait pour tout meuble qu'une table et deux chaises. Dans le fond, une grande cheminée dans laquelle chauffait une énorme marmite, dont s'échappait un fumet des plus délicieux.

Mais personne à l'intérieur, j'avais beau appeler, nul ne me répondait. Je décidais alors de m'inviter. Le couvert étant mis, ne tenant plus, je me servis en prenant soin au préalable de laisser le prépayer de mon repas, afin de ne point passer pour un vil, lorsque l'aubergiste daignerait se montrer.

Je voulus à grandes louches me servir, mais ne pouvant pas vraiment atteindre le fond de la marmite, là où devait se trouver le meilleur de cette pâtée, à cause de l'intense chaleur que dégageait l'âtre, je me contentais du bouillon.

La première cuillère était à portée de bouche, lorsqu'une main sans dessin, de noir voilé, poussa vers mon assiette la fortune que j'y avais laissée !

Je levais alors les yeux et découvris un être, assis, face à moi, tête penchée, tout de noir couvert !

Je ne distinguais rien de son visage, sa coiffe stoppait mon regard et le contre-jour intensifiait son mystère !

Tout mon être fut saisi d'un arrêt, le bouillon s'échappait de la cuillère retournant à l'assiette en floc-ti.

C'est alors que tout en retirant sa main de ma menue monnaie, il dit :

- « Ce repas n'est pas à vendre, ceux qui entrent ici, sont chez eux et ils mangent ou ne mangent pas de ce mets de choix.

Ce repas n'est pas à vendre, il se repaît de lui-même et j'accours pour en servir et en desservir à l'humanité. »

Le timbre était rassurant, l'heure me conviait à répondre :

-« Vous voulez dire les quelques égarés, car je ne vois foule en ce

lieu ? »

- « Détrompez-vous ! » répliqua-t-il aussitôt, ses deux mains tirant son buste sur la table, tête en balancement un peu comme si, je venais de lui apparaître, puis reprenant sa position, il dit avec entrain :

- « Ici, comme pour chacun en son lieu, vient le meilleur et le pire et de ce mets de choix, on en mange ou n'en mange pas.

J'ai vu tous les pharaons et tous leurs sujets. Les rois jusqu'à leur plus petite cour. »

Et il continuait en extraordinaire excessif inquiétant de calme :

- « Et même le plus grand des suppliciés "Martyr pour l'Humanité" mais il ne s'est pas attablé. »

- « Hé ben ! » Répondis-je et il continuait :

- « À tout éveil, j'ai servi mais aussi desservi ce mets de choix et cela sans qu'aucun ne me voit, comme il t'est donné ce jour de tout voir et de n'être vu que dans l'adresse. »

Me voilà à soutenir avec cet esprit torturé, folie gagnée certainement à l'isolement de ces lieux. Mon écoute se détachait peu à peu, on eût dit que sa voix venait de loin, seuls quelques mots forçaient mon entendement, tant-ils me semblaient répétitifs.

- "Mange ou ne mange pas". - "Ont mangé, mangerons... de ce mets de choix..."

Son discours ressemblait à un vieux vinyle rayé de tout son long, faisant sauter le saphir encore et encore au même endroit. De temps à autre je revenais dans la discussion, puis m'en détachais presque aussitôt. Et toujours revenait : - "...mange ou ne mange pas..."

La graisse s'écaillait dans mon assiette. Le chaud bouillon était froid.

Ma langue ne pouvait plus se contenir, j'étais excédé par ce doux dingue. Mais le constat brut de la pensée ne peut être délivré à la langue sans le remaniement que nous impose la bienséance. Toujours excédé, mais avec convenance, j'interpellai mon hôte :

- « Monsieur, (je laissais planer un court moment de silence) voilà une pleine heure que je m'égare à votre écoute, laissez-moi ce quart afin que je puisse, au moins goûter "**de ce mets de choix**" dont le fumet convint sans mot dire. »

Tout son buste eut un léger mouvement de recul et il reprit :

- « Comment ! Vous arrivez à sentir ? »

Le ton de sa voix avait changé, on eut dit qu'il y avait une crainte lourde d'étonnement.

- « Comment peut-on ignorer cet arôme qui embaume jusqu'au-dehors et qui par ailleurs m'a convié à votre porte ? » Son étonnement grandissait.

- « Comment cela est-ce possible ? »

- « possible quoi ? »

- « Ben que vous sentiez ? »

- « Ben cela est naturel. »

- « Oui mais dans votre cas... »

- « Dans mon cas quoi ? »

- « ben vous savez bien... »

- « bien quoi ? »

- « que vous êtes... »

- « Que je suis quoi ? »

- « Ha ! Vous ne savez pas alors ? »

- « Monsieur, cessons ce jeu et enlevez-moi ce doute qui... »

Mais je n'eus pas le temps de finir ma phrase qu'il arracha le voile qui couvrait son corps et qui fendit l'air dans le même moment, couvrant la table et tout le jour de mon regard.

Je me remuais vivement pour l'enlever. Lorsque ce fut fait, la table et les chaises renversées témoignaient de mon vif débat. J'étais seul, le toit de chaume n'était plus que retombé d'herbe duveté de plumes çà et là. "Hansel et Gretel !!!" (Les peurs de mon enfance !)

"Was ist das ?"

"Qu'est-ce qui s'y passe là ? Quelle est donc cette sorcellerie ?" Mon esprit déraisonne ! Basta !!! Même pas le temps de le dire que je tirais déjà loin de cette rive.

L'ombre d'un grand oiseau parcourait les flots et pourtant il n'y avait rien dans le ciel.

Je tirais encore plus fort et plus vite !

Je longeais la rive et arrivais là où cet océan se déverse par un passage étroit, et cet entonnoir créait un fleuve qui va d'aval vers amont.

Quel était encore cet autre sortilège ? Mais l'ombre qui se rapprochait me poussa à m'y engager.

Je fus aspiré et une seule rame à présent me suffisait tant cette eau

était vive, me servant surtout de gouvernail.  
Autour de moi, montagnes, rochers et falaises dressaient leurs pieds creusés par les méandres de ma porteuse. Mon songe me ramenait chez moi, aval vers amont, mais je ne reconnaissais aucun des paysages.

Zéphyr le funeste vent d'ouest, souffle mal mort, poussait le sommeil de ces êtres livides, que la camarade livreuse, n'avait de cesse de lui abandonner.

La nuit gagnait sur le jour et son crépuscule grisait toutes les formes. Seul le fond du tableau rougit des derniers feux, offrait à l'œil un dégradé de lumière.

Je décidais de jeter l'ancre au milieu de la rivière et d'attendre le jour pour continuer ce retour plus en avant.

Dans ce sombre éther, un joueur d'étoiles se moquait du plus beau rêve de l'homme, laissant échapper un cri, qui amena la couverture de la nuit. Montagnes et arbres s'uniformisaient, l'horizon n'existait plus et c'est à tâtons que l'œil déchiffrait la nature qui l'entourait, ignorant ce qui n'était pas à portée de bras.

L'oreille photographiait tout ce qui lui était rapporté, rassurant ou alarmant la nature de mon être.

Le regard essayait quand même, dans un souffle retenu, de percer les bruits de la nocturne nature.

Ivre de fatigue, l'œil se ferme, pour combattre ses peurs.

L'entendement se heurte au mur du silence. Somnus enveloppe le repos de mon être... et dans cette heure de jonction ;

le rêve entre dans le rêve et me téléporte auprès de celle que j'aime.

Je suis là, dans mon lit, à enlacer ma bien-aimée. Je ressens la douce haleine de nos baisers emplis de tendresse, de regards caressants et du brûlant désir des jeunes amants.

Mais voilà que je ne me distingue plus, un visage sans dessin semble me remplacer, d'acteur, je deviens spectateur, et impossible d'imposer ma volonté.

Mon Amour yeux grands ouverts me fixe et s'enivre de ce toucher.

Je m'éloigne du tableau sans bouger, un grand mal m'emplit.

Et comme la bête que la mort a mal fauchée et qui combat avec ce que le désespoir à de plus brutal en férocité, je me réveillais agité en tous sens ! Les poings fauchant l'air, les pieds dans la même vélocité d'action, l'haleine rageuse exhalant le cri des premiers hommes ! Écho, emportait au loin cette dernière rage, laissant tout mon être en